



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Alors que nous comméorons les 75 ans de la Libération, que signifie Auschwitz aujourd'hui ?

Henri Goldberg
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2019



Camp de concentration, de travail forcé, mais aussi centre d'extermination, Auschwitz incarne plus que tout autre site en Europe l'ensemble des crimes commis par l'Allemagne hitlérienne : l'asservissement des hommes et des nations, les déportations, les coups, les tortures, les humiliations, la faim et, bien sûr, l'extermination des Juifs et des Tsiganes. Il est devenu, au fil des années, le lieu qui cristallise tout cela, le terminus idéologique du racisme, l'incarnation d'un nettoyage ethnique sans égal dans l'histoire. Mais sa puissance d'évocation négative va au-delà de ces faits, aussi horribles soient-ils. Le nom Auschwitz porte en lui quelque chose d'universel. Il est devenu une balise rouge qui personnifie la négation de la vie, du respect et de la tolérance. Il s'adresse à chacun de nous, nous oblige à l'introspection et à nous questionner sur la nature humaine. Il nous rappelle que l'éducation et la culture ne sont pas des digues irréductibles face à la barbarie et aux comportements les plus criminels. Il rappelle ce que des hommes ordinaires sont capables de faire à d'autres hommes ordinaires.

De retour chez eux, les survivants d'Auschwitz et des autres camps nazis ont créé des réseaux pour aider les camarades dans le besoin, les veuves et les proches. Mais ils ont peu parlé de leur souffrance, parce qu'on ne pouvait pas les croire, parce que leurs expériences dépassaient toute imagination. Paul Baeten est un jeune résistant belge de dix-sept ans quand il est arrêté, en 1943, à la suite d'une dénonciation. Il est torturé et déporté comme prisonnier politique *Nacht und Nebel*¹ en Allemagne, enfermé successivement dans la prison d'Essen, dans le camp de concentration d'Esterwegen, dans la prison de Gross-Strelitz, et dans les camps de Gross-Rosen et de Mittelbau-Dora, où sont fabriquées les fusées volantes, les V1 et les V2. À la fin de la guerre, de retour à l'école, il raconte à ses camarades de classe ce qu'il a vécu, mais sa mère lui demande d'arrêter parce qu'on ne le croit pas. Cette histoire reflète

¹ Nom de code du décret du 7 décembre 1941 permettant de transférer en Allemagne toutes les personnes perçues comme un danger pour la sécurité de l'armée allemande et de les faire disparaître dans un secret absolu.

l'incompréhension entre ceux qui revenaient de déportation et ceux qui étaient restés en Belgique. Comment dès lors les gens auraient-ils pu recevoir les témoignages des déportés juifs, dont la seule finalité aux yeux des nazis était de finir en fumée dans les crématoires ?

C'est surtout au début des années 1970, lorsque les négationnistes de la Shoah ont commencé leur entreprise de falsification, affirmant que les chambres à gaz n'avaient pas existé, que les survivants d'Auschwitz sont sortis de leur silence. Ils ont commencé à témoigner de leurs expériences dans les camps. C'est dans ce contexte qu'a été créée, il y a bientôt 40 ans, la Fondation Auschwitz qui se substituait à l'Amicale Belge des Ex-Prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie. Son objectif premier était, et reste, l'étude et la transmission de l'histoire et de la mémoire des victimes de la Shoah et de la terreur nazie. Elle a fortement contribué à faire connaître cette histoire, mais elle ne veut se limiter ni à Auschwitz ni à la Shoah. Ses travaux scientifiques, ses projets et ses réflexions portent sur l'ensemble des génocides et crimes de masse commis par des régimes autoritaires. La démarche est pluridisciplinaire ; elle porte sur la connaissance du passé, mais aspire à susciter une analyse critique des réalités actuelles de notre société.

En Pologne, l'ensemble constitué par les sites d'Auschwitz et de Birkenau a vu sa fréquentation augmenter de façon exponentielle ces dernières années. Il attire aujourd'hui plus de deux millions de visiteurs par an, ce qui en fait l'une des destinations les plus visitées d'Europe. Le fait qu'il suscite tant d'intérêt est certainement positif, mais ouvre bien des interrogations. Que retirent les milliers de visiteurs qui passent quotidiennement sous l'inscription « Arbeit macht frei », défilent dans les baraquements en rangs serrés, ou s'arrêtent devant les décombres des crématoires à Birkenau ? Il n'y a pas si longtemps, la plupart des personnes qui s'y rendaient étaient accompagnées de rescapés qui pouvaient témoigner de ce qu'ils y avaient vécu. Ces temps sont presque révolus et bientôt seuls les lieux subsisteront comme témoins. Le Musée national Auschwitz-Birkenau est aujourd'hui confronté à ces deux réalités immédiates : la fin de « l'ère du témoin » et le fait qu'Auschwitz est désormais devenu une destination de tourisme de masse. Les débats sur ces questions cruciales sont sans fin. Pour respecter Auschwitz faut-il cesser de s'y rendre ? La foule vaut-elle mieux que de risquer l'oubli ? Comment conserver la dimension sacrée dans les conditions actuelles ? Il faut trouver des réponses à ces interrogations, donner du sens à ces milliers de visites quotidiennes. Lors du voyage que la Fondation Auschwitz organise annuellement, c'est un travail en profondeur qui est privilégié. Nous préparons longuement, en amont, les groupes que nous accompagnons et tentons d'offrir le maximum d'éléments de contexte et d'espaces de dialogue. Mais ce modèle est-il transposable à grande échelle ?

La nature et la fonction d'Auschwitz ont des contours flous aujourd'hui. Est-ce un site mémoriel, un site historique, un musée, un cimetière ? C'est parce que son identité est multiple qu'il est si difficile de trouver un consensus sur ce qu'il doit devenir. Ce qui s'y est déroulé pendant la guerre, toutes ces vies et ces familles brisées, peut-il décemment faire l'enjeu de concurrences mémorielles, nationales, politiques ou religieuses ? N'est-ce pas en complète contradiction avec ce que le lieu signifie ? Lors de la libération de Dachau en avril 1945, la journaliste Martha Gellhorn était présente aux côtés des troupes américaines. Choquée par ce qu'elle y a vu, elle a écrit un texte saisissant, très humain, qu'elle conclut par : « Car cette guerre a été certainement menée pour abolir Dachau et tous les autres endroits comme Dachau, et tout ce que représente Dachau, et l'abolir à jamais. » N'est-ce pas

là la finalité de tout travail de mémoire sur l'univers concentrationnaire nazi ? Elle aurait pu utiliser les mêmes mots si elle s'était trouvée à Sachsenhausen, Bergen-Belsen, Mauthausen, Dora, Gross-Rosen... et, bien sûr, à Auschwitz, où le travail servile et la mort probable dans le camp ou dans les infrastructures industrielles qui lui étaient liées côtoyaient la mort, certaine et immédiate, dans les chambres à gaz. C'est en raison de cette singularité, le fait qu'Auschwitz était à la fois un camp de concentration et un centre d'extermination qu'il incarne à ce point les crimes des nazis. Ceux-ci ont généré une production littéraire et scientifique qui trouve peu d'équivalents dans le monde. Mais au final, tous les écrits, tous les travaux, toutes les recherches sur Auschwitz et le nazisme débouchent irrémédiablement sur une seule question importante : comment tant de vies ont-elles pu finir dans ce déchaînement de violence ?

Au-delà du travail de mémoire, Auschwitz mène à bien des réflexions d'ordre philosophique ou anthropologique. Parmi les questions essentielles à mener, surtout avec les plus jeunes générations, il y a celle, fondamentale, de la responsabilité, qui nous mène hors des récits manichéens et des archétypes et nous force à nous interroger en profondeur sur la nature de l'être humain. Scinder l'enfer concentrationnaire entre des victimes humaines et des bourreaux inhumains ne permet pas de comprendre et de décrire ce qui s'est passé. Pire, cela empêche tout travail réflexif. On sait ce que certains détenus ont pu faire à d'autres détenus. On sait aussi que des SS capables des pires actes au sein du camp pouvaient être des maris et des pères aimants. Qu'est-ce que la normalité, la passivité, la soumission, le courage, l'obéissance, l'utilité, etc. ? Primo Levi a résumé ces questions en une phrase : « Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont plus dangereux sont les hommes ordinaires [...] »² Nous touchons ici à des problèmes universels et atemporels qu'il faut aborder frontalement. Reste à savoir comment.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.

² Primo Levi, *Si c'est un homme*, Appendice [1976], Presses Pocket, 1990, p. 212.